

Cécile Vargaftig

EN URSS AVEC GIDE

Mon journal



ARTHAUD

En URSS avec Gide

DU MÊME AUTEUR

Frédérique, éditions J'ai lu, 1994.

Laisser frémir, éditions Julliard, 1999.

Fantômette se pacse, éditions Au Diable Vauvert, 2006.

Préface au *Soliloque du pauvre et autres poèmes* de Jehan Rictus, éditions Au Diable Vauvert, 2008.

Les Nouveaux mystères de Paris, éditions Au Diable Vauvert, 2011.

Ma nuit d'octobre, d'après Jacques le fataliste de Diderot, éditions Cécile Defaut, 2012.

Collectif SCA, *Scénaristes de cinéma, un autoportrait*, éditions Anne Carrière, 2018.

Cécile Vargaftig

En URSS avec Gide

Mon journal

ARTHAUD

Ouvrage publié sous la direction d'Élisabeth Samama

© Flammarion, Paris, 2021
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-3741-8

Pour les citations :
Pierre Herbart, *La ligne de force* © Éditions Gallimard
Pierre Herbart, *À la recherche d'André Gide* © Éditions Gallimard
André Gide et Maria Van Rysselberghe, *Correspondance 1899-1950*
© Éditions Gallimard

À ma mère, Bruna Zanchi

18 janvier 2018

C'est mon père qui m'a fait découvrir Pierre Herbart, je lui dois beaucoup. Chandler, tiens, lis ça, c'est un grand écrivain (grand : l'adjectif favori de mon père, à accoler à écrivain, poète, peintre, etc.) Christiane Rochefort, prends, ça va te plaire, Violette Leduc était déjà dans la bibliothèque de la salle à manger, Queneau je ne sais plus comment je l'ai trouvé. Un jour, j'étais revenue pour Noël, il m'a passé *L'Âge d'or*, couverture bleu et jaune, au Dilettante, Pierre Herbart, inconnu au bataillon. Tiens, lis ça, c'est un chef-d'œuvre (le sommet de sa hiérarchie : à placer au-dessus de grand livre). *À seize ans, j'aimais les filles. Comme j'étais beau, elles me le rendaient bien. Cela dura jusqu'au jour où je m'aperçus que leur plaisir ne ressemblait pas au mien.* Je me souviens de la sensation de pureté, de fermeté, de douceur, une intensité presque insoutenable, comme une mousse au chocolat parfaite. Un style lapidaire pour une âme tourmentée, c'était pour moi. J'ai gardé le livre, et j'ai acheté les autres, enfin ceux qu'on pouvait se procurer à l'époque. D'abord *Le Rôdeur*, dans la collection L'Imaginaire, *J'écris ces lignes par faiblesse. Si j'étais fort je n'écrirais pas*, j'aurais pu l'écrire, avais-je aussitôt pensé.

Aussi ténébreux que *L'Âge d'or* était cristallin. Puis je suis tombé sur *La Ligne de force*, en Folio, chez un bouquiniste de la rue du Faubourg-Saint-Denis, L'Escalier, c'est devenu un bar à présent. Herbart s'incarnait en un homme, détaché et sarcastique, dont la vie engagée n'avait été faite que de ses choix, toujours à contre-courant : anticolonialiste avant l'heure, communiste sans illusions, résistant sans espoir. J'ai passé le livre à mon père, je me souviens de ma déception quand il me l'a rendu avec une petite moue, oui, bof, peut-être même a-t-il dit : c'est marrant.

Pour mon père, aucun livre de souvenirs, même recomposés, n'était de la Littérature. La Littérature, c'était d'abord la Poésie (ai-je dit que mon père était poète ?) qui servait à exprimer l'indicible par le truchement d'une langue sublimée, à dix mille lieues de la langue utilitaire, sous-exploitée. Ensuite venait le Théâtre, qu'il appelait la poésie lyrique, et enfin le roman, tristement figuratif, concession au désir de distraction humain, trop humain. Il appelait les romans qui lui plaisaient : des petits romans. La mission des romans était de fixer la langue de leur temps, une belle mission, plus politique qu'artistique, mais nécessaire, car la langue était vivante, à l'image du peuple (ai-je dit que mon père était communiste ?). La Littérature avait pour but de dire le Réel, et non de parler de soi.

Moi, j'avais toujours aimé la première personne, et les témoignages. Un poème de Brecht m'avait frappée très jeune, qui commençait par cette formule : *à ceux qui viendront après nous*, un peu à la manière de François Villon qui avait écrit : *Frères humains qui après nous vivez*. On était vivant, on allait mourir, les vivants se succédaient, et laissaient des traces, des petites crottes qui prouvaient qu'ils avaient été vivants. On se passait le témoin. On était

18 janvier 2018

uniques, le temps d'une vie, et tous égaux, puisque tous des cendres à venir. Cette idée m'enchantait. Il n'y avait plus de grand écrivain qui tienne, seulement des petits mortels. Et derrière les livres, je cherchais les *je*, les gens, leurs idées, leurs sentiments, leurs doutes, leurs choix, mais aussi leurs présences, leurs souffles, leurs corps. Je cherchais la rencontre.

Avec Pierre Herbart, ce fut un coup de foudre. J'appris par la suite qu'avec lui, il en était toujours ainsi. Ce fut la seule fois de ma vie que j'eus un modèle à ma portée. Avant Herbart, il y avait eu Fassbinder, auquel je m'étais beaucoup identifiée, tout en sachant que je n'aurais jamais ni sa santé, ni sa puissance, même si j'avais sa rage. Je peux être un écrivain comme Herbart, avais-je pensé, inconnu et rayonnant, invisible et incontournable. Avec son *je* si singulier, il conjugait retenue et sécheresse de style avec un genre d'ordinaire voué à la complaisance et à la justification : l'autobiographie. Il réconciliait, par son apparente désinvolture et sa profonde intégrité, l'humanisme et la misanthropie. Il était irrémédiablement triste et ça ne l'empêchait pas d'être heureux. Il était solaire, et nocturne. Pour lui, l'amour, et le sexe qui faisait partie intégrante de l'amour, était la seule chose qui vaille. Il ne cherchait pas la gloire, seulement l'aventure. Sa liberté était non négociable. Il n'était jamais cynique, il était dégagé de tout, et engagé partout. Un ego fragile porté par un individualisme forcené. Je me reconnaissais entièrement. Son existence n'avait pas l'air d'avoir été sans souffrance, il avait été opiomane, et on racontait qu'à la fin de sa vie, il ne se nourrissait que de pastis pur, mais j'en avais déjà bu et ça ne me faisait pas peur. L'amour était forcément de passage, l'argent jamais au rendez-vous, sa seule ambition était la légèreté. À sa

mort, il avait été jeté à la fosse commune de Grasse, puis finalement enterré à Cabris grâce à quelques amis qui s'étaient cotisés. Aujourd'hui, sur sa page Wikipédia, il y a seulement une photo de sa tombe : un rectangle de pierre, impossible d'y lire quoi que ce soit, et tout autour des herbes folles, mais comme c'est l'été elles sont pour la plupart brûlées par le soleil.

De recoupements en déductions, je pense que mon père m'a fait découvrir *L'Âge d'or* en 1998, soit quatre ans après la parution de mon premier roman, *Frédérique*. J'avais trente-deux ans. Il n'aurait pas utilisé ce mot de chef-d'œuvre pour un roman à la première personne, exprimant si simplement l'homosexualité de l'auteur, si je n'avais pas fait la même chose, à ma modeste mesure : un roman à la première personne, affichant mon homosexualité. Mon père ne m'a jamais parlé d'aucun de mes livres. En m'offrant *L'Âge d'or*, en me confiant, d'une certaine façon, à Pierre Herbart, il me signifiait qu'il m'avait lue, et bien lue, même si le geste était oblique. Il m'encourageait et me donnait une voie à suivre, un modèle, puisqu'il me disait que c'était un chef-d'œuvre. Il avait vu juste. Moi qui avais tant de mal à me projeter dans la lumière, à rêver de réussite, j'ai vu dans Herbart une solution vivable à mon narcissisme impossible. J'ai eu immédiatement envie d'écrire comme lui : comme une marge qui se fout du cahier. Ainsi mon père biologique m'aidait-il à trouver un père en littérature.

Les enfants sont ingrats, dit-on, mais sans doute ne font-ils que répondre aux ambiguïtés de leurs parents. Pour lui signifier mon affiliation à Pierre Herbart sans doute, en guise de réponse en tout cas, je lui ai prêté *La Ligne de force*, sans même réaliser l'agressivité de son incipit :

18 janvier 2018

Atteint par le mal du siècle, je cherche, depuis vingt ans, quel message je pourrais apporter aux hommes. L'idée de ce « message » a terriblement handicapé mon existence. J'ai commencé, comme tout le monde, par le communisme. Autant l'avouer aussitôt, les résultats de l'expérience furent décevants. Mon père avait beau avoir quitté le Parti communiste depuis près de dix ans à l'époque, cet engagement avait été celui de toute sa vie. Comment ai-je pu ignorer que ce livre jetait un regard impitoyable sur tout ce en quoi il avait toujours cru, tout ce à quoi il avait choisi de se coltiner, car il avait été un communiste plus soucieux que soumis ? Pour couronner le tout, le livre donnait le mauvais rôle, celui du méchant comme on dit dans les films, à Aragon, l'homme qui avait introduit mon père dans le monde fermé de la poésie française des années soixante, son père en littérature à lui. Je ne plaide pas l'inconscience, j'assume l'inconscient.

La Ligne de force trace à l'intérieur de la vie de Pierre Herbart un voyage en trois étapes, la ligne de son parcours d'homme engagé : l'Indochine et l'anticolonialisme ; l'URSS et le communisme ; la Résistance et de Gaulle. Herbart lie d'ailleurs les trois de manière claire : c'est l'anticolonialisme qui le conduit au communisme, puis, déçu du communisme, c'est l'anticommunisme qui le pousse à choisir la Résistance gaulliste. J'ai aimé éperdument cette sorte d'autoportrait de l'auteur en Corto Maltese, préférant toujours l'aventure à la cause, l'ombre à la lumière, le secret aux honneurs. J'ai acheté de nombreuses fois ce livre, et l'ai lu encore plus souvent.

Mais la ligne de force est aussi un terme technique de la peinture classique qui, en contrepoint des lignes de fuite

qui tracent la perspective du tableau, l'organise en verticales, horizontales et diagonales, afin d'en trouver le nombre d'or, c'est-à-dire le point d'équilibre, celui où le regard se pose en premier, l'accroche. C'est souvent là que les peintres classiques placent un élément essentiel de leur toile, même s'il n'est pas le plus imposant. Au nombre d'or du livre, page cent quinze alors qu'il en fait cent soixante-quatre, ce que les dramaturges appellent le climax, Herbart a placé son élément essentiel : le voyage qu'il fit avec Gide à travers l'URSS, du seize juin au vingt-trois août 1936.

Enfant de communistes, j'avais grandi dans un monde divisé en deux : d'un côté les communistes, nous, qui savions pertinemment que le régime soviétique n'était pas parfait, mais qu'il fallait quand même le soutenir, parce que c'était, malgré tout, le régime le moins pire et que les Russes étaient communistes, comme nous ; de l'autre les anti-communistes, eux, qui profitaient lâchement de ces imperfections pour donner des billes au camp d'en face : le capitalisme. Si quelqu'un passait d'un camp à l'autre, comme c'était souvent le cas depuis l'invasion soviétique en Afghanistan, nous disions qu'il avait été sensible aux sirènes de l'autre camp, ou qu'il avait des comptes personnels à régler, mais nous ne pensions jamais, bien sûr, qu'il avait changé d'avis. Le communisme fonctionnait comme un clan, une famille. Quand on y entrait, c'était pour la vie, et quand on en sortait, c'était en traître.

L'histoire du voyage d'André Gide en URSS balayait tout ce monde, complaisamment divisé en deux, d'un grand coup de réalité. Écrivain à la fois sulfureux et central, Gide avait accueilli avec enthousiasme la révolution soviétique de 1917 et l'instauration du communisme, sans toutefois adhérer au Parti. En 1936, il était allé y voir de près, avait

18 janvier 2018

pensé que ça n'allait pas du tout, l'avait dit à la face du monde, deux fois pour bien enfoncer le clou : d'abord dans *Retour de l'URSS*, puis, l'année suivante, dans *Retouches à mon retour de l'URSS*, et basta, l'affaire était close, en tout cas pour lui. J'étais sidérée par tant de simplicité, et je comprenais mieux pourquoi il n'y avait aucun livre de Gide chez mes parents. Quand par hasard on parlait de lui, mon père le moquait rageusement, soit comme un écrivain vieilli et rance, soit comme un pédophile libidineux, soit comme un chrétien ridicule.

Le *Retour de l'URSS* de Gide n'est ni rance, ni chrétien, ni vieilli, ni libidineux, et tout sauf ridicule. Gide, comme Herbart, place l'expérience au cœur de son écriture, et au cœur de son regard sur le monde. Son égocentrisme lui sert de thermomètre, son amour de la jeunesse de boussole, et sans doute son homosexualité assumée l'aide-t-elle à percevoir de manière aiguë comment sont traités les individus en URSS, minoritaires au regard des masses, comme on disait à l'époque. Son texte raconte ce qu'il a vu et ce qu'il a ressenti, rien de plus. Pas de condamnation, seulement des réserves. Seulement, comme on dit aujourd'hui, l'expression de son droit de retrait.

Je me suis sentie d'autant plus proche de lui que j'avais fait moi aussi mon voyage en URSS, en mars 1991, quelques mois avant la dissolution du pays, le vingt-cinq décembre de la même année, dans le cadre d'un projet de documentaire sur lequel j'étais scénariste. En huit jours, j'avais vu moi aussi une URSS en bout de course, exsangue, affamée, terrorisée, corrompue, traumatisée, et je n'avais pas douté un seul instant que cela durait depuis soixante-quatorze ans. Quand j'avais raconté à ma grand-mère

paternelle qu'au coin de chaque rue, les églises orthodoxes étaient en ruine, elle s'était écriée : encore ?!

Car, aussi paradoxal que cela puisse paraître, la mère de mon père avait été soviétique, avant d'être apatride, puis, après la guerre, française. Née à Minsk, en Biélorussie, en 1907 dans une famille juive de gauche, elle avait vécu la révolution, en parlait avec bonheur, *on avait fait un journal de classe*, disait-elle les yeux brillants, puis avait quitté le pays à dix-sept ans, en 1925. Sur son lit de mort, elle parlait russe. Pour autant, elle ne votait jamais communiste et quand mon père lui parlait du Parti, sans doute pour l'énerver, ça marchait puisqu'elle secouait la tête d'un air furieux et désapprobateur. Une fois même, en guise de réponse, elle avait mimé le geste de prendre un fusil, de l'épauler, et de tirer dans le tas. Pour elle, les communistes étaient visiblement des assassins, et sans doute mon grand-père, mort avant ma naissance, pensait-il la même chose, puisqu'on racontait qu'il s'était enfui de Kiev, en Ukraine, en 1919.

C'est donc contre ses propres parents que mon père avait choisi l'engagement communiste, un peu comme moi avec les romans à la première personne. S'était-il réfugié dans cette famille idéologique pour couper court à la sienne ? N'avait-il réellement rien vu, lui dont l'histoire familiale avait croisé la réalité soviétique, lui qui était allé de nombreuses fois à Budapest, traduire des poèmes contemporains hongrois au nom de l'amitié entre les peuples ? Était-il dupe ? J'avais remarqué qu'il mêlait le moins possible son activité poétique à ses convictions politiques, refusant d'écrire des poèmes à la gloire du peuple et *tutti quanti*, mais pourquoi avait-il eu besoin de rester dans cet environnement fait de mots d'ordre grandiloquents et de réécriture permanente de l'histoire ? Pourquoi lui, le

18 janvier 2018

poète qui n'aimait pas les romans, avait-il eu besoin de se raccrocher à une fiction si grossière, à un récit si *cousu de fil rouge*, comme disait Gide ? C'est en partie pour essayer de répondre à ces questions que je commence ce journal. Voyage dans le temps. Descente en rappel au fond du puits de mon âme. Traversée des souvenirs. Chevauchée dans ma bibliothèque. Visite aux fantômes. Ma méthode : que chaque date choisie me permette à la fois de faire le récit du passé, et de confier une part de moi-même. Ainsi, basculant cul par-dessus tête le fameux adage, *nulla dies sine linea*, *pas un jour sans une ligne*, cher aux grands hommes, j'inscris au fronton de ce livre un nouveau précepte : Pas une ligne sans un jour !

20 décembre 1924

J'ai mis du temps à choisir cette date. J'aurais pu prendre le vingt-deux novembre 1869, jour de la naissance de Gide, ou le dix-huit décembre 1878, jour de la naissance de Staline, mais ça aurait donné à l'ensemble un côté hollywoodien et dans cette histoire il n'y a pas de héros. Il y avait aussi le trois octobre 1897, naissance d'Aragon, ou le vingt-trois mai 1903, naissance de Pierre Herbart, mais l'un comme l'autre, bien qu'ils soient omniprésents, détestent être au centre, et je respecte les désirs de mes personnages. J'ai pensé aussi au vingt-quatre janvier 1934, naissance de mon père, au treize octobre 1965, jour de ma naissance, mais tout cela avait commencé bien avant nous. Plus juste, la naissance de ma grand-mère, née Fania Tchertov, surnommée Frouma, tous les Russes ont un diminutif, le premier février 1908 selon le calendrier orthodoxe, le quatorze février pour nous, en France, où elle est devenue Fanny. Mais ce n'est pas tant sa vie qui m'intéresse ici que l'événement traumatique de sa jeunesse que fut son départ d'URSS, à dix-sept ans, en 1925. La date précise ? Je ne la connais pas. Il y a pourtant un jour où elle a quitté Minsk pour toujours. Mon père racontait qu'elle ignorait alors

qu'elle ne rentrerait pas, que ce fut une véritable déchirure, qu'elle avait un amoureux à Minsk et qu'elle était persuadée de le retrouver à son retour. Ma grand-mère, que j'ai côtoyée jusqu'à sa mort en 1991, ne m'a jamais rien dit de tel. Dois-je croire mon père, ou inscrire son récit sur le compte d'un Œdipe prosoviétique ? On ne le saura jamais, mais il est bien sûr difficile d'imaginer que mes arrière-grands-parents aient déguisé un départ définitif et peut-être précipité en un départ en vacances, ça fait beaucoup de valises à cacher. Rappelons également qu'à cette époque, on ne quitte déjà plus l'URSS à sa convenance, pour faire du tourisme. Il faut des autorisations, des visas, il faut dire où on va et pourquoi. Rappelons enfin qu'à dix-sept ans, ma grand-mère n'est plus une enfant. Qu'elle ait renâclé à suivre ses parents hors de l'URSS, je le suppose bien volontiers. Qu'elle ait envisagé de rester auprès de cet amoureux, quittant ses parents pour toujours, j'aime bien l'imaginer. Mais j'ai du mal à concevoir qu'on l'ait manipulée, trahie, et exfiltrée à son insu. J'y vois plutôt, de la part de mon père, la réécriture d'une histoire familiale visant à sous-entendre que l'Union soviétique n'a aucune raison objective d'être quittée, et que le premier amour de ma grand-mère était un Soviétique fier et heureux de l'être. Et pourtant, ils sont partis.

J'espère être claire : je ne pense pas que mon père soit un menteur, et je ne suis pas ici pour rétablir une vérité impossible à démontrer. Je réfléchis, je fais la part des choses, je me renseigne, je doute, je cherche. Parfois, je tente des hypothèses. Et si ce terrible mensonge – nous partons en vacances alors qu'en vérité nous ne reviendrons pas –, c'était lui, mon père, qui l'avait vécu, à l'âge de six ans, en 1940, au moment de l'entrée des nazis en France ?

20 décembre 1924

Si c'était cela qu'avait dit ma grand-mère à son petit garçon en le confiant aux moniteurs de l'Œuvre de secours aux enfants, l'association qui a sauvé tant d'enfants juifs et qui s'est chargée de lui trouver une famille d'accueil en zone libre ? Tu pars en vacances, mon enfant. Comment lui dire la vérité ? C'est la guerre, on veut nous tuer parce que nous sommes juifs, on ne sait pas ce qui va se passer, ni même si nous nous reverrons un jour, je t'abandonne pour te sauver. Mon père a exprimé cette déchirure initiale tout au long de son œuvre, et même s'ils se sont retrouvés, même s'ils sont restés vivants, on ne revient jamais vraiment d'un tel voyage.

Là encore, la mémoire familiale n'a pas conservé les dates du départ, mais il a dû avoir lieu sans doute assez vite après l'invasion allemande. Et si c'était tout simplement le dix-sept mai 1940 ? Ce jour où, à Saint-André-de-Cubzac, en Gironde, sous les toiles de tente d'un camp de frontalières déplacés par l'exode, naissait une petite fille, ma mère, Bruna Zanchi, (ses parents étaient des immigrés italiens) qui plus tard protégera pendant près de cinquante ans de son amour sans faille le petit garçon devenu grand ? Je traque les dates et je tisse ma vie.

Pour ma grand-mère, ce départ précipité en 1940 résonnait certainement avec celui de Minsk, en 1925. Mais peut-être aussi avec un troisième départ dont je ne sais presque rien, celui de Palestine pour la France, moins d'un an plus tard. Pour mes arrière-grands-parents comme pour beaucoup de juifs soviétiques, quitter l'URSS pour la Palestine était le seul moyen de sortir du pays légalement et sans représailles, puisque l'émigration sioniste n'était pas considérée comme une émigration politique. Avaient-ils déjà prévu de ne faire qu'un bref séjour en Palestine, et de

gagner ensuite la France par bateau ? Ont-ils été déçus au point de décider de repartir ? De son séjour en Palestine, ma grand-mère m'a seulement dit, avec une grimace signifiant qu'elle voulait chasser les mauvais souvenirs, qu'il faisait trop chaud. Sans doute. Ce qui est sûr aussi, c'est qu'à l'époque, la vie est très dure à Jérusalem. Outre les conflits avec la communauté arabe, les Anglais sont en guerre contre les Syriens, et il faut sans doute être des sionistes enthousiastes pour avoir envie de rester, ce qui n'était pas du tout le cas de mes arrière-grands-parents, puisqu'ils étaient membres du Bound, c'est-à-dire socialistes et laïcs, c'est-à-dire favorables à la révolution soviétique, et opposés à la création d'un État juif en Palestine. Mais alors, pourquoi sont-ils partis ?

Je me souviens qu'au moment de la profanation du cimetière de Carpentras, en 1990, ma grand-mère m'avait dit d'un ton définitif lors d'une conversation au téléphone : *Il va encore falloir s'en aller*, et que ces mots m'avaient glacé le sang. J'étais jeune et je n'avais pas encore compris que la vie de Fanny, avait été jalonnée de fuites. Je lui avais expliqué que la profanation de Carpentras était l'acte isolé de jeunes crétins (l'enquête permettrait de découvrir qu'il s'agissait en fait de néonazis) et je croyais l'avoir rassurée. Je parviens seulement aujourd'hui à comprendre que ma grand-mère n'avait entendu dans mes arguments que ma propre inconscience. Et ce n'est pas sans frémir que j'observe qu'à chacun de mes voyages en Russie, une fois mon nom connu, un nom typiquement yiddish pour les oreilles russes, des gens s'approchent de moi jusqu'à me frôler, toujours des femmes d'ailleurs, pour me dire à voix basse sans me regarder, comme on chuchote une information secrète et dangereuse : *moi aussi je suis juive*.

20 décembre 1924

Il y avait pourtant des juifs parmi les Soviétiques, à commencer par Trotski. D'après mon père, la mère de Fanny, mon arrière-grand-mère Léa, que je n'ai pas connue, disait : *quand Lénine venait à Minsk, tout le monde sortait dans les rues pour l'acclamer, mais quand c'était Trotski, on montait même sur les toits, parce qu'il était juif*. Trotski était un des dirigeants les plus populaires, il avait participé activement à la révolution d'Octobre et avait fondé l'Armée rouge. Un jour pourtant, il a commencé à être écarté du pouvoir : exclu du gouvernement, puis du Comité central, puis de Moscou, puis du pays. Comment ? Par une motion intitulée *le socialisme dans un seul pays*, approuvée par le Comité central, venant ainsi lui donner tort. Jusqu'alors, tous s'accordaient, en bons lecteurs de Marx, pour penser que la révolution russe devait entraîner d'autres révolutions autour d'elle, et, qu'une fois unis les prolétaires de tous les pays, la vraie révolution socialiste pourrait enfin avoir lieu. De 1917 à 1924, la priorité de Lénine avait été d'essayer de provoquer des révolutions partout en Europe. Sans succès. *Le socialisme dans un seul pays*, c'est le repli derrière ses frontières, mais aussi la paix, et l'idée que le prolétariat soviétique est grandissime, puisque capable de mener tout seul cette révolution. Qui a inventé cette idée ? Staline. C'est sa première victoire politique. Quand ? Le slogan apparaît pour la première fois dans un de ses discours le vingt décembre 1924. Ce jour-là, en France, Gide écrit dans son journal : *le monde réel me demeure toujours un peu fantastique. J'ai commencé à me rendre compte de cela il y a très longtemps. Je puis être extrêmement sensible au monde extérieur, mais je ne parviens jamais parfaitement à y croire. Tenez, dans la gondole à Venise, lorsque le gondolier qui m'avait entraîné vers minuit dans un canal désert a éteint sa lanterne et, dressé*

En URSS avec Gide

devant moi, m'a demandé mon portefeuille, il m'est arrivé de sentir nettement ma vie en danger. Et bien, je ne parvenais pas à prendre cela « au sérieux » ; j'agissais tout comme, avec une parfaite présence d'esprit et dans un état de tension nerveuse extrême et d'hypersensibilité... Mais j'étais comme au spectacle, amusé, simplement amusé. Car naturellement la peur, la vraie peur, devient dès lors impossible.

J'ignore si c'est la chute de Trotski qui a convaincu mes arrière-grands-parents paternels de quitter l'URSS, mais ce que je sais, c'est que le vingt décembre 1924, c'est aussi le jour où, à Munich, Hitler sort de prison, *Mein Kampf* sous le bras. Il n'y a peut-être pas de grands hommes, comme disait Marx, mais il y a incontestablement de grands jours.

8 mai 1927

Au grand jour, justement, est le nom d'une publication surréaliste parue en mai 1927, impossible de savoir le jour exact. Elle est signée par Louis Aragon, André Breton, Benjamin Peret, Pierre Unik et Paul Éluard. *Nous nous sommes toujours fait un devoir de caractériser aussi nettement que possible et à chaque instant nos attitudes morales*, y est-il écrit d'entrée de jeu. L'ensemble est constitué de plusieurs lettres, et a pour but d'affirmer l'engagement communiste de ses cinq auteurs. Les lettres sont adressées à des membres anciens ou actuels du groupe, plus généralement *aux surréalistes non communistes*, et enfin aux *communistes*. Il y est question, dans un style très austère, de l'évidence de cet engagement communiste, et de comment cet engagement a partie liée avec le projet surréaliste. C'est un moment clé de l'histoire du surréalisme qui, dès 1924, déclarait, en citant Rimbaud, vouloir tout simplement *changer la vie*.

Si j'ai bien compris, à l'époque, il ne suffisait pas de signer un bulletin ni de payer sa cotisation pour adhérer. Il fallait que l'adhésion soit acceptée. Or, les surréalistes sont peu appréciés de communistes, à cause de leur goût pour la provocation, et de leur liberté de pensée. Le communiste

doit accepter la ligne du Parti, et ne pas s'en écarter. Il doit abandonner tout individualisme. Il doit mettre sa vie au service de la révolution. Aragon demande à entrer au Parti en octobre 1926, il sera accepté en janvier 1927. Je ne sais pas ce qu'il en est pour les quatre autres, mais ils ont tous été acceptés, individuellement, car *jamais, nous y insistons de toutes nos forces, nous n'avons songé à vous affirmer devant vous en tant que surréalistes*. À cette époque, expliquera Aragon plus tard, le Parti est farouchement anti-intellectuel, il fallait faire ses preuves, et se couler dans le moule, au milieu des ouvriers. Ces cinq-là font cet effort, tout en affirmant rester surréalistes. C'est un tournant dans l'histoire du mouvement. Robert Desnos rompt avec eux à ce moment-là. Il ne veut pas adhérer au parti. En 1930, le nom de leur revue, *La Révolution surréaliste*, deviendra *Le Surréalisme au service de la révolution*.

Adhésion. Ce mot m'a toujours déplu. Je vois de la super glu. Quand j'étais adolescente, puis jeune femme, j'allais à la Fête de l'Humanité, pour accompagner mes parents, puis, plus tard, par fidélité, puis plus tard encore par habitude. Aujourd'hui, je n'y vais plus. À partir de mes quatorze ans, je ne pouvais pas marcher dans les allées du parc de La Courneuve sans qu'on me demande tous les cinquante mètres d'adhérer aux jeunesses communistes. Il s'agissait uniquement de signer un papier afin d'obtenir une carte provisoire. Alors, pour avoir la paix durant ces deux jours, j'adhérais le samedi en fin de matinée, et je déchirais consciencieusement ma carte provisoire du Parti le dimanche soir, sous le regard de mes parents, qui devaient me trouver bien insolente, et sans doute bien libre, en être amusés, mais peut-être aussi mal à l'aise. J'étais une des rares enfants de communistes à choisir de ne pas l'être. Je

Cette œuvre a reçu le soutien de Brouillon d'un rêve de la Scam et du dispositif La Culture avec la Copie Privée.

L'auteure remercie tous les historiens, chercheurs et archivistes grâce à qui elle a pu rassembler les documents qu'elle évoque.

Remercie également Valérie Dumeige pour son soutien et son engagement, et Élisabeth Samama pour son regard attentif et constant.

Et Valérie Minetto d'être là.

Cécile Vargaftig

EN URSS AVEC GIDE

Intellectuel engagé ou écrivain dégagé? Est-ce qu'on choisit? En 1936, le célèbre et sulfureux André Gide soutient la révolution soviétique. Le Parti communiste l'invite en URSS, espérant qu'il fasse la publicité du régime. Gide accepte, et séjourne deux mois en Union soviétique, accompagné de cinq autres écrivains: Pierre Herbart, Eugène Dabit, Louis Guilloux, Jef Last et Jacques Schiffrin. Mais rien ne se passe comme prévu, et dès son retour en France, Gide publie *Retour de l'URSS*, dans lequel il dénonce le stalinisme naissant.

Fille d'un poète communiste, petite-fille d'émigrés russes, je remonte le temps et fais à mon tour le voyage. Je compare les souvenirs des uns et des autres, j'interroge les miens, et j'essaie de comprendre. Pourquoi Gide a-t-il été si peu écouté? Pourquoi tant d'écrivains ont-ils choisi de se taire? L'appartenance à une minorité sexuelle est-elle une arme de discernement? Pourquoi mon père est-il resté si longtemps communiste?

Traversée des mémoires, visite aux fantômes, descente en rappel au fond du puits de mon âme, chevauchée dans ma bibliothèque, ce livre est le journal d'une expédition intime, politique, et littéraire, au cœur brûlant du xx^e siècle.

Cécile Vargaftig est née en 1965. Elle vit en France. Elle écrit des livres et des films.

ARTHAUD